

## Elisabeth McGee

Marcelle Fontaine

---

Number 13, Winter 1981–1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15346ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Fontaine, M. (1981). Elisabeth McGee. *Moebius*, (13), 11–22.

---

## MARCELLE FONTAINE

### Elisabeth McGee

Comme tous les matins, Elisabeth s'habillait lentement, jetant de temps à autre un regard dans la glace suspendue au mur. Les cheveux qu'il fallait couper. Mais pas trop court. Ce fichu noué autour de sa tête... les yeux en larmes.

«Ça te fait bien, tu as l'air beaucoup plus propre comme ça.»

Ce fichu bleu en soie qui glissait sans cesse et qui découvrait des cheveux rebelles et trop courts. Quel âge Elisabeth pouvait-elle avoir? Sept ans ou peut-être six, elle ne se rappelle plus... seulement ce fichu bleu. Sa mère couchée sur une longue chaise, amaigrie, malade et pourtant encore bien...

«Tous ces cheveux dans le lavabo, sur les fauteuils, je n'en finissais plus d'en ramasser. Si tu avais voulu au moins les tresser.»

Elisabeth releva ses longs cheveux sur sa nuque. Quelques mèches rebelles retombaient sur ses épaules.

«Négligée... ce que tu peux être négligée! Tu ne deviendras jamais une jeune fille comme il faut. A croire que ton père et moi...»

Il y avait longtemps qu'Elisabeth n'avait vu son père. Ses mains larges et belles et ses yeux trop bleus. La dernière fois qu'il l'avait prise dans ses bras... elle avait onze ans, peut-être douze. Elle se pencha pour ramasser des chaussettes et ses souliers. Pourquoi donc ne les rangeait-elle jamais? Le temps devait lui manquer, comme à elle, Elisabeth. Le temps allait trop vite... quelquefois. Elle s'assit à la table de chêne, il était 10h30 comme hier et avant-hier. Seul le café manquait. Elle n'en boirait pas aujourd'hui.

«La volonté, tu n'as jamais su ce que ce mot voulait dire. Tu commences toujours un tas de trucs et tu ne finis jamais rien. Je me demande bien de qui tu peux retenir. En tous les cas, ce n'est sûrement pas de moi ni de ton père d'ailleurs.»

---

---

Son père... comme Elisabeth l'avait aimé. Puis cette distance tout à coup, cet éloignement... Elle avait sa photo encore. Debout près des cèdres avec Neptune et Charlemagne, ses deux chiens, et elle, toute petite entre les deux. On la voyait à peine. C'était si loin.

La chaleur du soleil sur le bras d'Elisabeth lui rappela qu'il faisait beau. Elle se leva et sortit par la porte de derrière. Son rendez-vous était à 3 h 30, elle aurait le temps. Le vent frôlait ses joues, un vent chaud. Un vent comme ce printemps à Trois-Rivières. Cet appartement un peu petit et la galerie où il fallait demeurer assise sans allonger les jambes. Le printemps et l'été sur cette galerie à lire... quelquefois. Elisabeth attendait son premier enfant. C'était pour l'automne. Son premier enfant... Elle avait pensé ou plutôt non, elle savait que les enfants reviennent aux femmes. Sa mère...

«Tu sais Elisabeth, les enfants, ça se fait à deux. Mais après... Ce n'est pas qu'il ne vous aimait pas. Mais tu sais ce que c'est. C'est comme dans la maison d'ailleurs, ton père n'a jamais levé une assiette.»

Le vent se faisait plus violent. Il allait pleuvoir. Elisabeth entra dans un café et s'assit à une table un peu à l'écart.

— Je prendrai un cognac, s'il-vous-plaît.

Il était trop tôt. En plein après-midi.

«Tu bois, Elisabeth!  
Tu ne te rappelles pas ce qui est arrivé à ton oncle Antoine. Fais attention. Tu te connais.»

Si peu, Elisabeth se connaissait si peu. Et cela ne semblait même pas l'intéresser.

— Bonjour Elisabeth!  
Comment ça va? Je peux m'asseoir?

— Bien sûr.

— Ah! j'ai eu une journée épouvantable. Tu ne peux pas savoir tout ce qui m'est arrivé. La voiture est tombée en panne ce matin et comme je

---

---

courais pour attraper l'autobus, que j'ai d'ailleurs manqué, je me suis fait mal à la cheville. Ces foutus souliers. J'espère que la mode va bientôt changer et qu'ils vont nous débarrasser de ces talons aiguilles... En parlant d'aiguilles, je me suis fait faire un costume. Splendide! il me fait comme un gant. Un peu serré, surtout quand je m'assois. Mais que veux-tu... quand on ne veut pas être dix ans en arrière... Et toi, Elisabeth, comment vas-tu?

— Bien... bien.

— Et ton mari, ça va toujours bien vous deux?

— Oui, ça va.

— Eh bien! c'est pas comme André et moi. Il a une nouvelle maîtresse, tu le savais?

— Non.

— Eh bien oui! imagines-toi donc. Une jeune fille pour ne pas dire une adolescente. Pauvre lui, il n'a jamais pu accepter de vieillir. Toujours à essayer de se rajeunir. Mais je suis décidée, je demande le divorce. J'en ai plus qu'assez. Toute la ville est au courant. Tu comprends, c'est un peu...

— Oui, je comprends.

— Oui, mais toi, tu n'as pas tous ces problèmes, Georges-Etienne est un ange, il est si gentil. Je t'assure que si ce n'étais pas ton mari... Je plaisante, mais tu as toujours été chanceuse toi... tes enfants, ton mari, je t'assure, t'as de quoi rendre les gens jaloux...

Bon et bien il faut que je me sauve, j'ai encore quelques petites courses à faire.

Elisabeth terminait son verre de cognac. Elle se leva, replaça la chaise près de la table et se dirigea vers la sortie. Il ne lui restait plus que vingt minutes. La pluie lui trempait les cheveux, et le visage. Elle releva la tête. Elisabeth aimait beaucoup la pluie. Comme le jour où elle a rencontré Georges-Etienne... C'était en

---

---

novembre, et il pleuvait.

— Bonjour madame McGee. Comment allez-vous? C'est pour une coupe de cheveux?

— Oui, mais pas trop court.

— Oui, je sais... je sais.

— Et vous, Carole, comment allez-vous?

— Oh! moi ça va bien. Saviez-vous que je me mariais au mois d'août?

— Non!

— Et bien oui, et puis en blanc à part ça. Ah! c'est toute une affaire, on invite tous les cousins et les cousines des deux côtés, les tantes, les oncles, les amis. Mais vous savez, c'est surtout pour les parents qu'on se marie, Alain et moi, on n'y tenait pas tellement, mais maman...

Avril... le 18 avril, en blanc elle aussi. Le regard larmoyant de sa mère. Elle avait eu si peur qu'il ne lui arrive, comment dirait-elle, qu'il ne lui arrive un accident. Et puis Elisabeth était tellement... était tellement absente. S'il avait fallu... Elle était au bras de Georges-Etienne, cette grande allée, si longue. Et ce tapis rouge. Michel qui avait pleuré durant toute la cérémonie. L'enfant était inconsolable. Il avait faim peut-être? Les bagues et les paroles échangées nerveusement. Sa mère derrière elle, si près, les félicitations, le repas qu'elle n'avait pas touché. Et Michel qui pleurait toujours.

— ... c'est comme mon frère, ça fait juste trois ans qu'ils sont mariés et ils veulent divorcer. Ah! vous savez, on n'est jamais sûr de rien. C'est pour les enfants que c'est le pire. Ca vous va comme ça?

— Oui, c'est parfait. Merci.

Elisabeth se regardait dans le miroir. Comme elle avait vieilli. Toutes ces petites rides, fines, et ces cheveux grisonnants. La pluie avait cessé. Elisabeth marcha lentement jusque chez elle. L'air était humide et ses

---

---

vêtements froissés. Elle avait un peu froid. Un café la réchaufferait. Le paquet de cigarettes vide était toujours sur le coin de la table. Elisabeth le ramassa et le jeta dans la poubelle. Elle passa la main à la pointe de ses cheveux. N'étaient-ils pas un peu courts? Ça lui allait si mal les cheveux courts. Elle rangea la vaisselle du matin.

— Bonsoir Elisabeth! Ça va?

— Ça va bien. Je me suis fait couper les cheveux.

— Oui, je vois bien. Pas trop court j'espère?

Elisabeth sourit et passa la main dans les cheveux bouclés de Georges-Etienne.

— Non, pas trop court.

— Elisabeth, que dirais-tu d'aller passer le week-end dans les Laurentides?

— Dans les Laurentides?

— Dans les Laurentides.

— Et bien, oui, pourquoi pas?

— Je me sens un peu fatigué ces jours-ci. J'ai beaucoup de clients à rencontrer. C'est toujours la même histoire. Le mari qui trompe sa femme, la garde des enfants, la femme qui est partie avec un nouvel amant. C'est fou ce que ça peut devenir banal à la longue. Pourtant, ce n'est pas toujours facile ces situations-là... Au fait, Ginette est venue me rencontrer aujourd'hui. Elle veut laisser André. Il a une nouvelle maîtresse paraît-il? Elle m'a dit...

La première maîtresse de Georges-Etienne. Elisabeth se souvenait encore. Luc avait quatre ans ou peut-être seulement trois. Avait-elle souffert? Certains le croyaient. Ses longues promenades dans les rues de Trois-Rivières. Seule avec Luc. Parfois, elle imaginait le corps de Georges-Etienne étendu près de cette femme. Sa tête à elle dans ses cheveux. Et puis, elle marchait... si longtemps. Son regard paraissait se perdre sur la rive du fleuve ou dans les yeux trop bleus de son enfant. Elisabeth semble n'avoir jamais souffert de la conduite

---

---

de son mari. Elle n'en a jamais parlé. On le supposait. Carole surtout. Elle n'avait jamais pu oublier le visage d'Elisabeth lorsqu'elle lui avait appris par mégarde l'aventure de Georges-Etienne. Un petit frémissement... et encore, Carole n'en était pas certaine. Ailleurs... Elisabeth était ailleurs. Elle s'était tue comme à son habitude. Elle n'en avait jamais reparlé, disait Carole.

— Elisabeth, à quoi penses-tu?

— Oh! je ne sais pas. Tu sais que Luc entre à l'université cette année. Déjà... il me semble il n'y a pas longtemps, il était si petit encore.

— Oui, il me l'a dit. Je suis bien content qu'il ait réussi à se brancher.

— Dix-huit ans... déjà.

Elle se leva et commença à desservir la table. Il faudrait acheter un couvert neuf. Elisabeth regarda par la fenêtre... quelques secondes, puis rangea les dernières assiettes dans le lave-vaisselle. Elle se dirigeait vers la salle de bain. Elle brossa ses cheveux longuement et tenta de les remonter le long de la nuque. Trop fins, ses cheveux étaient trop fins. Elle n'arrivait jamais à les faire tenir.

«Tu devrais te faire couper les cheveux, c'est tellement plus pratique. Et à ton âge... ça fait un peu négligé, les cheveux longs. Et puis, ce n'est plus tellement à la mode. Si au moins ils frisaient... Prends les miens, par exemple, ils étaient ondulés quand j'étais jeune. J'avais de très beaux cheveux, ton père arrêtait pas de me le dire. Mais toi, Elisabeth... tes cheveux sont si raides. Tu ferais bien mieux de les couper. Va donc chez madame Henri, elle se ferait un plaisir...»

Elisabeth essuya son visage mouillé en passant délicatement le doigt autour des yeux. Elle se déshabilla lentement, regardant attentivement ses seins dans la glace.

«Tes seins vont tomber, Elisabeth. Pourquoi t'obstines-tu à ne pas vouloir porter de soutien-gorge. Moi, quand j'avais ton âge...»

---

---

Il entra dans la douche. Elisabeth était toujours surprise de le voir arriver ainsi après tant d'années. Georges-Etienne était beau. Sa peau brune et ses bras forts et assurés. Il lui caressait le dos. Il posa ses lèvres sous son oreille. L'eau glissait sur le corps d'Elisabeth. Elle mit délicatement les mains sur ses épaules, l'embrassa.

Cette robe noire lui allait à ravir. C'est ce qu'on disait. Elisabeth essaya quelques bijoux; elle choisit le collier de perles. Il lui avait offert pour... Luc entra dans la chambre. Il regardait sa mère. Elle lui sourit et replaça la pointe de sa chemise sur son gilet.

— Tu sors ce soir?

— Non, nous recevons.

— Cette robe est vraiment jolie.

Elisabeth regardait son fils. Son fils... Il s'attardait, prenait quelques bijoux dans sa main, un à un, et les reposait délicatement sur la commode. Il releva la tête vers sa mère.

— Je vais au cinéma. Je ne rentrerai pas tard.

Il l'embrassa et sortit. Luc allait la quitter bientôt. Il viendrait de temps à autre, ils échangeaient quelques mots et il repartirait. Elisabeth et Luc ne s'étaient jamais beaucoup parlé, leur relation était faite surtout de ces silences. François aussi. Il ne parlait pas beaucoup. Sa voix grave et ses mains, des mains de pianiste, disait-on. Elle l'avait rencontré dans un café, un après-midi de juillet. Le temps était splendide. Il la regardait. Elle l'a regardé aussi. Ils s'étaient vu un an... ou deux. L'après-midi. L'enfant était à l'école. Ils avaient parlé d'amour et de voyages. Et puis, ils se taisaient, de plus en plus souvent, près du fleuve et lorsqu'ils avaient trop bu. Ces silences devinrent si fréquents. On ne les entendait plus. Peut-être... Cette lettre d'Amsterdam, elle l'avait reçue quelques semaines après leur dernière rencontre à l'Octave. Elle était retournée sur la promenade près du fleuve... quelque temps. Parfois, elle croyait le voir appuyé sur la balustrade, ses cheveux que le vent ramenait dans sa figure. Elle accélérât le pas... Les cheveux étaient trop clairs.

---



---

— Elisabeth! Elisabeth! dors-tu?

— Non... non, je m'étais seulement assoupie.

— Il faudrait que tu te lèves, les invités ne vont pas tarder à arriver et puis tu vas froisser ta robe. Es-tu malade?

— Non... fatiguée un peu. C'est tout.

Elisabeth se leva lentement et enfila ses chaussures. Elle était décoiffée. François avait aimé ses cheveux. Il les relevait sans cesse sur sa tête et les laissait retomber doucement sur les épaules d'Elisabeth. Il aimait tellement jouer avec le vent dans ses cheveux. Elle sourit doucement. Georges-Etienne avait fini de ranger la vaisselle, il regardait par la fenêtre.

— Tu as vu Elisabeth, c'est la pleine lune ce soir. Viens voir comme c'est clair dans le jardin.

L'odeur des lilas lui parvint par la porte ouverte. Elle aurait voulu qu'ils fleurissent toute l'année. Cette odeur...

«Mais veux-tu bien me dire où tu as déniché toutes ses fleurs. Tu ne les as pas volées au moins... trois pots de lilas dans ta chambre, je t'ai dit plusieurs fois de ne pas mettre de fleurs dans ta chambre. C'est très mauvais pour la santé et puis toutes ces saletés sur le plancher. Combien de fois faut-il...»

Elisabeth sortit dans la cour et ramena une gerbe de lilas qu'elle déposa sur la table de chêne. Quelques branches tombèrent près de la chaise.

La conversation était de plus en plus longue et ennuyeuse. On avait parlé de tout, des enfants, d'accouchement et de politique. Elisabeth regardait les lilas sous la pleine lune.

— Mais vous savez très bien que les gens ont voté pour le Parti québécois parce qu'ils n'avaient pas d'alternative.

— Surtout avec la campagne électorale de Ryan.

---

---

Il ne fallait pas s'attendre à des miracles. J'espère bien qu'il va démissionner. A mon avis...

— Oui, mais avec la conjoncture économique actuelle...

Certains commentaires étaient parfois intéressants, d'autres si élaborés. Elisabeth avait peine à tenir en place. Ses doigts trop fins se pressaient contre sa coupe vide.

— Et vous, Elisabeth, qu'en pensez-vous de cette loi sur le zonage agricole?

— C'est très bien.

— Vous ne trouvez pas qu'on brime la liberté du cultivateur?

— Non.

Un silence gênant, long, encore plus long que le précédent. Elisabeth écoutait, sentait le malaise lourd dans le salon. Cette histoire d'enfant... celui qu'elle ne voulait pas. Georges-Etienne avait insisté, avait fait valoir tous les arguments habituels, elle voulait commettre un meurtre, oui... c'était un meurtre. Et puis, il s'était tu... Ces longs silences entre eux pendant plusieurs jours, ces silences interminables. Il se leva. Il offrait du cognac et de la bière. Ça recommençait. Pourquoi donc s'était-il levé?

— N'est-ce pas Elisabeth?

— Oui... bien sûr.

Ce voyage... ce voyage à Atlantic City. La chambre trop étroite avec vue sur la mer. Les promenades silencieuses, trop longues.

Elle s'entêtait dans son silence.

Il la regardait. A quoi pensait-elle?

— N'est-ce pas Elisabeth?

— Oui, pas une journée, il n'a pas plus une

---

---

journée pendant toute cette semaine à la mer.

Elle décroisa les jambes et les ramena tout contre elle. Elisabeth fermait les yeux, de temps à autre, quelques secondes. La fatigue, peut-être? La semaine avait été longue...

— Oui, il entre à l'université cette année.

— En droit, m'a-t-on dit.

— C'est ce qu'il a dit... oui. Comme le temps passe!

— Vous devez en être contente. Tous ces jeunes qui abandonnent si tôt et qui...

— Oui.

Elle ne répondait plus désormais ou si peu. Un troisième cognac la soutenait... la faisait presque belle.

— Elisabeth... Elisabeth, votre mère habite-t-elle toujours Magog? Je crois l'avoir rencontrée la semaine dernière au marché. Je me suis laissé dire...

— Je ne sais pas.

— Elle était même en compagnie de monsieur Letendre. On aurait dit deux jeunes amoureux. Vous savez, il n'y a pas...

— Oui, on le dit, mais vous savez ce que les gens disent. Et la vôtre, votre mère, comment va-t-elle?

— Ma mère! elle va bien... elle va très bien, merci.

— Et vos enfants?

— Mes enfants! Mais quels enfants?

Il se leva rapidement. Trop rapidement. Il alluma une cigarette. Elisabeth déplia ses longues jambes et se redressa calmement sur son fauteuil. Elle buvait len-

---

---

tement, appuyant longuement sa lèvre inférieure au bord de la coupe. Les invités avaient perdu de leur gaieté, leurs yeux erraient du sac à main à la porte. Des paroles se crispaient sur les lèvres, on éteignait les dernières cigarettes. Un peu de cendre tomba sur la moquette beige.

— Bonsoir... Bonsoir Elisabeth. Il faudrait se revoir. On habite si près. Venez donc à la maison. On ne vous voit jamais.

— Oui, je sais... oui... bonsoir.

Il ferma la porte et la regarda fixement. Feignait-il? Feignait-il la colère ou non... plutôt le désarroi pour cacher son indifférence? Certains auraient pu le croire. Georges-Etienne embrassa sa femme et se dirigea vers sa chambre.

Elle... Elisabeth McGee, elle lui a souri, s'est servi un cognac et l'a suivi des yeux.

